

Armand s'assit auprès de Baccarat, lui prit la main et lui dit :

— Depuis que nous savons, le marquis et moi, ce que nous vous devons à vous et au comte Artoff, madame, nous nous sommes vivement intéressés au bonheur de ce noble jeune homme, et nous venons nous adresser à vous.

Baccarat tressaillit.

— Le comte Artoff, poursuivit Armand, doit et veut se marier. (Baccarat devint pâle et sentit un frisson lui parcourir tout le corps.) A ses yeux, son bonheur dépend de l'union qu'il projette, et vous seule pourriez vous y opposer.

— A Dieu ne plaise ! murmura Baccarat, qui, en ce moment, fut réellement héroïque de courage et de sang-froid.

— Madame, ajouta le marquis Van-Hop, M. de Kergaz et moi connaissons la femme que doit épouser le comte Artoff. Elle est, à nos yeux, digne de porter son nom, et nous serons les témoins de ce mariage.

— Ah ! fit Baccarat, dont tout le sang affluait au cœur, il se mariera en France ?

— Oui...

— Avant son départ ?

— C'est probable. Vous seule, je le répète, poursuivit Armand, pourriez empêcher ce mariage, et nous venons vous supplier, connaissant l'ascendant que vous avez sur l'esprit du comte, de n'en rien faire.

— Je vous le jure, répondit Baccarat avec émotion.

— C'est bien, nous avons votre parole, dit M. de Kergaz.

Adieu, madame !

— Comment, fit Baccarat avec étonnement, vous partez ?

— Nous reviendrons dans une heure, répondit le marquis Van-Hop. Nous nous occupons du mariage de ce cher comte, et nous courons en ce moment chez madame de Kergaz.

Et ils sortirent, laissant Baccarat plongée dans une douloureuse stupéfaction.

Quelle était donc cette femme qu'allait épouser le comte Artoff.

II

Tandis que la scène que nous venons de décrire avait lieu à Paris, et que M. de Kergaz annonçait à Baccarat la prochaine arrivée du comte Artoff, un jeune homme, faible encore, et dont la pâleur trahissait de longues souffrances, se promenait au bras d'un domestique dans le parc du château de Kerloven.

C'était M. le marquis don Inigo de los Montes, ou plutôt notre vieille connaissance Rocambole. M. de Kergaz s'était montré vis-à-vis de lui ce qu'il était dans toutes les circonstances de sa vie, l'esclave de sa parole et le gentilhomme doué d'une exquise délicatesse. Du jour où il avait été blessé, en danger de mort, sous son toit, Rocambole avait été pour le comte non plus un ennemi, mais un des membres de cette grande famille humaine à laquelle M. de Kergaz avait voué son cœur et sa fortune. Les soins les plus empressés avaient été prodigués au blessé, de la vie duquel on avait désespéré longtemps. Puis, car la jeunesse est toujours énergique et lutte opiniâtrement avec le trépas, Rocambole était peu à peu revenu à la vie.

On le comprend, M. de Kergaz n'avait pas voulu, n'avait pas pu demeurer avec sa femme sous le même toit que celui qui y était venu dans l'intention d'y semer le déshonneur et le deuil. Il était reparti pour Paris avec Jeanne et son jeune enfant, laissant auprès du blessé un domestique de confiance et un médecin.

Pendant trois semaines, Rocambole n'avait pu quitter son lit. Cependant la blessure s'était fermée peu à peu, la vie était revenue abondante, et, un soir, vers quatre ou cinq heures, le médecin accorda à son malade l'autorisation de se lever. Cette autorisation fut accueillie avec joie, et ce fut avec l'empressement d'un enfant gâté que Rocambole descendit dans le parc

au bras d'un domestique, car sa marche était chancelante encore.

On touchait alors aux premières journées de septembre ; la soirée était tiède, embaumée, et l'air que respirait le blessé gonfla ses poumons et lui fit sentir bientôt qu'il était hors de danger et que l'heure n'était pas loin où il pourrait, quitter Kerloven. Or, pour Rocambole, quitter Kerloven, n'était-ce pas revenir à la liberté, et, qui mieux est, à la vie élégante qu'il avait menée pendant quelque temps, grâce à la protection de sir Williams ? Le comte Artoff avait souscrit un bon de cent mille francs. Armand de Kergaz avait promis la même somme ; tous deux étaient gens d'honneur, et les fripons de la race de Rocambole ne doutent jamais de la parole des honnêtes gens.

Tandis qu'il se promenait, appuyé sur le bras du serviteur, et tout enier à la joie de vivre, Rocambole, disons-nous, songeait déjà à reconstruire sa fortune ébranlée sur de nouvelles bases, et il s'adressait le discours suivant :

— Récapitulons mes comptes et faisons mon bilan. J'ai servi pendant une année sir Williams et ses combinaisons. Ses combinaisons ont échoué ; j'y ai gagné un coup de poignard et un coup d'épée, et si j'en suis revenu, c'est que probablement j'ai la vie chevillée au corps et que la Providence a sur moi des vues secrètes, voici mon passif. Maintenant, voyons l'actif : le comte Artoff a voulu me noyer, et il m'a donné cent mille francs ; le comte Armand de Kergaz m'a promis la même somme, de telle façon que ces deux messieurs se vengent de ce que j'ai voulu les tuer ou les faire assassiner en se cotisant pour me constituer dix mille livres de rente ; un actif qui dépasse de beaucoup le passif. Une seule chose m'inquiète... qu'est devenu sir Williams ?

Cette réflexion rendit Rocambole tout rêveur. En effet, il était dans une ignorance absolue sur le sort de son ancien chef.

Armand était revenu à Kerloven le lendemain de cette nuit terrible où sir Williams fut mutilé à bord du *Fowler*, et il avait gardé le silence, tant vis-à-vis de la comtesse que de Rocambole, à qui il s'était contenté de dire :

— Baccarat est sauvée ! Vous aurez vos cent mille francs.

Le jour suivant, le comte et la comtesse de Kergaz étaient partis. Or, Rocambole ne redoutait rien tant que la réapparition de M. le vicomte Andrea, lequel, il le sentait bien, ne lui pardonnerait pas sa seconde trahison.

— Pourvu, pensa-t-il, que ce philanthrope d'Armand n'ait pas eu encore la bêtise de pardonner !

Cette appréhension donnait la chair de poule à Rocambole. Sir Williams mort, Rocambole respirait, il avait la vie, il était plein d'espérance, il avait dix bonnes mille livres de rente qui ne devaient rien à personne. Sir Williams vivant, échappé aux mains de Baccarat et du comte Artoff, les seuls adversaires sérieux qu'il eût, selon Rocambole, tout redevenait incertain, subordonné au hasard.

— Il faut que j'en aie le cœur net, pensa-t-il.

Et il se résolut à questionner adroitement le serviteur commis à sa garde.

— Mon ami, lui dit-il, est-ce que vous avez toute la confiance de M. de Kergaz ?

— Oui, monsieur, toute. Je connais ses affaires comme les miennes.

— Ah !

Et Rocambole prit l'attitude humble et triste d'un grand coupable qui se repent.

— Alors, reprit-il, vous savez pourquoi je me suis battu ?

— Oui, monsieur.

— Et... vous me méprisez ?

— Le fait est, monsieur, répondit le vieux serviteur avec une franchise toute bretonne, le fait est que si M. le comte ne me l'avait pas ordonné, au lieu de vous soigner..

— Vous m'auriez tué, n'est-ce pas ?